

A woman in a blue coat and black hat stands in profile in a field of tall grass at sunset. The sky is filled with dramatic, orange and grey clouds. The woman is wearing a blue jacket over a white blouse and a black hat with a wide brim. Her hair is pulled back in a ponytail. The overall mood is contemplative and historical.

AMY HARMON

LA FILLE
QUI PRENAIT
LES ARMES

ROMAN


CHARLESTON

AMY HARMON

LA FILLE QUI PRENAIT LES ARMES

Massachusetts, 1780.

Depuis la petite ferme isolée du Massachusetts où elle travaille comme servante depuis ses dix ans, Deborah Samson rêve de Boston, de New York et de Philadelphie, de découvrir des endroits qui n'ont pas encore de nom... À vingt et un ans, elle attend impatiemment le jour où elle pourra enfin goûter à la liberté et explorer le monde. Alors, quand la guerre pour l'indépendance des colonies éclate, elle trouve dans la cause américaine, opposée à l'oppression anglaise, un écho singulier à sa propre situation.

Enflammée par les rêves de liberté d'un pays tout entier, Deborah bande sa poitrine, enfile un uniforme et s'engage dans l'armée continentale. Sa taille élancée fait d'elle un soldat convaincant, mais les risques sont considérables et, confrontée à l'horreur du champ de bataille, elle devra lutter pour garder son identité secrète...

Inspirée d'une histoire vraie, une fresque saisissante de la guerre d'indépendance américaine portée par une héroïne forte et libre qui s'émancipe de tous les carcans de son temps.

« UNE LECTURE ÉTOURDISSANTE
ET PROFONDÉMENT ÉMOUVANTE. »

Historical Novels Review

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-38529-046-7



9 782385 290467

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Photographie : © Faceout Studio,
Tim Green
Design : Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA FILLE
QUI PRENAIT LES ARMES

De la même autrice :

Ce que murmure le vent, 2021
Un tourbillon de sable et de cendre, 2022

Titre original : *A Girl Called Samson*

Copyright © Amy Harmon, 2023

Tous droits réservés

This edition is made possible under a license arrangement originating with Amazon Publishing, www.apub.com.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-046-7

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@EditionsCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Amy Harmon

LA FILLE
QUI PRENAIT LES ARMES

Roman

Traduit de l'anglais par Laurent Bury


CHARLESTON

NOTE DU TRADUCTEUR

Les chapitres de ce roman portent des titres qui paraîtront étranges au lecteur francophone, mais qui proviennent d'un document essentiel dans la culture américaine : la Déclaration d'indépendance des États-Unis, proclamée le 4 juillet 1776 (il en est question à plusieurs reprises dans le livre). Voici une version française de ce texte, où apparaissent en gras les titres des trente chapitres.

Lorsque, dans **le cours des événements humains**, il **devient nécessaire** pour **un peuple** de **dissoudre les liens** politiques qui l'ont attaché à un autre et de prendre, parmi les puissances **de la Terre**, **la place égale** et distincte à laquelle **les lois de la nature** et du Dieu de la nature lui donnent droit, le respect dû à **l'opinion de l'humanité** l'oblige à **déclarer les causes** qui le déterminent à **la séparation**.

Nous tenons les vérités suivantes pour évidentes par elles-mêmes : tous les hommes sont créés égaux ;

ils sont dotés par le Créateur de **certains droits inaliénables** ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et **la recherche du bonheur**. Les gouvernements sont établis parmi les hommes **pour garantir ces droits**, et **leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés**. Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de **la changer ou de l'abolir** et d'établir un nouveau gouvernement, en le fondant sur les principes et en l'organisant en la forme qui lui paraîtront les plus propres à lui donner la sûreté et le bonheur. La prudence enseigne, à la vérité, que les gouvernements établis depuis longtemps ne doivent pas être changés pour **des causes légères et passagères**, et l'expérience de tous les temps a montré, en effet, que les hommes sont plus **disposés à tolérer des maux** supportables qu'à se faire justice à eux-mêmes en abolissant les formes auxquelles ils sont accoutumés. Mais lorsqu'**une longue suite d'abus** et d'usurpations, tendant invariablement au même but, marque le dessein de les soumettre au despotisme absolu, il est de leur droit, il est de leur devoir de rejeter un tel gouvernement et de pourvoir, par **de nouvelles sauvegardes**, à leur sécurité future. Telles ont été les **souffrances endurées avec patience** par ces Colonies, et telle est aujourd'hui **la nécessité qui les force** à changer leurs anciens systèmes de gouvernement. L'histoire du roi actuel de Grande-Bretagne est l'histoire d'une série d'injustices et d'usurpations répétées, qui toutes avaient pour but direct l'établissement d'une tyrannie absolue sur ces États. Pour le prouver, **soumettons les faits** au monde impartial [...].

En conséquence, nous, les représentants des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès général, prenant à témoin le Juge suprême de l'univers de la droiture de nos intentions, publions et déclarons solennellement au nom

et par l'autorité du bon peuple de ces Colonies, que ces Colonies unies sont et ont le droit d'être des États libres et indépendants ; qu'elles sont dégagées de **toute obéissance** envers la Couronne de la Grande-Bretagne ; que tout lien politique entre elles et l'État de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement dissous ; que, comme les États libres et indépendants, elles ont pleine autorité de faire la guerre, de **conclure la paix**, de contracter des alliances, de régler le commerce et de faire tous autres actes ou choses que les États indépendants ont droit de faire ; et en garantie de **cette déclaration**, pleins d'une ferme confiance dans la protection de **la divine Providence**, nous engageons mutuellement nos vies, nos fortunes et notre bien le plus sacré, l'honneur.

Pour mes filles

*Elle est revêtue de force et de gloire,
et elle se rit de l'avenir.*

Proverbes XXXI, 25

3 janvier 1827

Chère Elizabeth,

Je n'ai pas cessé de penser à vous aujourd'hui. Une nouvelle année commence, mais je soupçonne que, pour moi, ce sera la dernière. Je suis plus souvent perdue dans mes pensées que présente dans le monde, et même si j'ai raconté certaines parties de mon histoire, je ne l'ai jamais mise noir sur blanc d'un bout à l'autre.

Vous connaissez déjà la plupart des choses que je relaterai, mais ce récit est destiné à vos enfants, et aux miens, ainsi qu'à des générations de petites filles encore à naître.

Un journaliste nommé Herman Mann – il se prétend romancier – m'a longuement interrogée pour l'écriture d'un livre, et j'espérais qu'il allait narrer ma vie telle que je la lui avais contée. Mais je m'aperçois que certaines choses sont impossibles à exprimer, surtout lorsque l'on s'adresse à un inconnu. Les pages qu'il m'a montrées ne ressemblent guère à ce que j'ai vécu, et il faut comprendre mon histoire pour comprendre mes choix. Mieux vaut que j'écrive moi-même, même si cela choque les sensibilités.

J'ai l'habitude.

Les notes que j'ai prises durant les dernières années de la révolution étaient trop brèves, insuffisantes, mais les événements sont gravés dans ma mémoire, et je les revis dans mon sommeil. Cela paraît une autre vie, même si j'en conserve toujours les traces dans ma chair et dans ma descendance.

Je croyais que rien ne pouvait être pire que la petite existence pénible que je menais. Je craignais aussi que la guerre ne prenne fin, et que je perde ainsi mon seul espoir de délivrance. En fait, j'ai vu répandre autant de sang que je pouvais le supporter. J'ai vu de jeunes garçons mourir, des hommes mûrs pleurer. J'ai vu régner la lâcheté et échouer le courage. Et j'ai vu de près, de mes propres yeux, ce que coûtent les rêves.

Si j'avais su, j'aurais pu éviter tout cela, ma douleur à la jambe et le coût de l'indépendance, la mienne et celle de mon pays. Mais alors je ne l'aurais pas rencontré, lui. Et jamais je n'aurais pu vraiment me connaître moi-même.

On me demande pourquoi j'ai fait cela. Mr Mann revenait constamment à cette question, et je n'avais aucune réponse simple. Une telle question appelle un récit complet. Je sais une chose : une fois le désir enraciné en moi, il a grandi, grandi, à tel point que m'y opposer aurait étouffé tout espoir en mon cœur. Et l'espoir est ce qui nous maintient en vie.

Si j'avais été petite et jolie, j'aurais pu avoir des rêves différents. J'y ai souvent réfléchi. Nos aspirations sont si souvent influencées par notre apparence. Je me demande ce que mon physique aurait fait de moi.

On m'a donné le prénom de ma mère, celui de la prophétesse biblique Deborah. Mais je ne voulais pas être prophète. Je voulais être une guerrière comme Jaël, la femme qui a tué un grand général pour libérer son peuple du poids de l'oppression. Je voulais surtout me libérer moi-même.

À cinq ans, j'étais seule au monde. À huit, je suis entrée au service d'une veuve qui me traitait comme un chien. De mes dix ans jusqu'à mes dix-huit ans, j'ai travaillé pour un fermier.

Il est impossible de décrire ce que l'on ressent lorsque l'on ne décide pas de sa propre vie, lorsque l'on est à la merci des autres, qui vous envoient où bon leur semble. Je n'étais alors qu'une enfant, mais le voyage auquel on m'a contrainte m'a profondément marquée et a enflammé dans mes veines une rébellion qui ne s'est jamais éteinte.

C'est peut-être à ce moment-là que je suis devenue soldat.

C'est peut-être ce jour-là que tout a commencé.

Le cours des événements humains

15 mars 1770

L'HIVER BATAIT DÉJÀ EN RETRAITE, mais l'on était encore bien loin de l'été, et l'animal que nous chevauchions cheminait prudemment sur la route creusée d'ornières par le dégel, la tête baissée, le pas irrégulier. L'homme en selle devant moi me protégeait du froid du petit matin, mais je me blottissais derrière lui, malheureuse, indifférente au paysage et aux branches nues qui tâtaient le ciel pour y trouver des signes du printemps. Mes jambes rebondissaient contre les flancs du cheval, et je serrais mes jupes autour de mes genoux. Ma robe était trop courte, mes bas de laine trop larges, et ma peau nue entre les deux était à vif. Je portais sur moi tous les vêtements que je possédais et j'avais sur le dos une sacoche contenant une couverture, une brosse et une Bible qui avaient appartenu à ma mère.

— Sais-tu lire, Deborah ? demanda le révérend Sylvanus Conant, lançant la question par-dessus son épaule, comme on jette des miettes à un oiseau.

Il n'avait rien dit depuis notre départ, et je fus tentée de ne pas répondre. À chacune de ses visites chez la veuve Thatcher, il s'était montré bon avec moi, mais ce jour-là, j'étais en colère contre lui. Ce jour-là, il était venu me chercher. La veuve Thatcher n'avait plus besoin de moi, aussi allais-je à nouveau changer de maison. Je ne regretterais ni ses gifles, ni ses reproches, ni les corvées sans fin dont l'exécution ne la satisfaisait jamais, mais j'avais la certitude que mon nouvel emploi ne vaudrait guère mieux.

Cette fois, j'allais vivre dans une famille. Pas la mienne. Ma famille avait disparu, emportée et dispersée par le vent. Mes frères et ma sœur étaient tous employés quelque part. Maman ne pouvait pas nous nourrir. Elle pouvait à peine se nourrir elle-même. Je ne l'avais pas revue depuis des années, et je la verrais encore moins quand j'habiterais Middleborough.

Plutôt que de ruminer mon mécontentement, je consentis à répondre au révérend.

— Oui, je sais très bien lire. Ma mère m'a appris quand j'avais quatre ans.

— Vraiment ?

Le cheval qui nous transportait hennit, incrédule. Je changeai de position, essayant de ne pas m'accrocher à l'homme, mais je n'avais pas l'habitude de monter ainsi, et le dos de la vieille jument offrait un siège inconfortable.

— Ma mère disait que j'avais la lecture dans le sang. Elle est l'arrière-petite-fille de William Bradford. Connaissez-vous William Bradford ? Il était à bord du *Mayflower*. Les premiers colons l'ont choisi comme gouverneur.

Je ressentais le besoin de défendre ma mère, ne serait-ce que pour me défendre, moi.

— Certes, je le connais. Voilà un ancêtre dont tu peux être fière.

— Mon père est un Samson. Il y avait aussi un Samson à bord du *Mayflower*. Henry Samson. Ma mère disait qu'il était parti tout seul pour le Nouveau Monde.

— Il devait être très courageux.

— Oui. Mais mon père n'est pas courageux.

Le révérend Conant ne m'ayant pas contredite, je sombrai dans un silence honteux, gênée par cet aveu.

— Connais-tu ta Bible ? demanda-t-il, comme pour me laisser une chance de me racheter.

— Oui. Et j'ai appris le catéchisme par cœur.

— Ah bon ?

Je me mis à réciter les questions et les réponses élaborées par l'assemblée des théologiens.

— Eh bien, mon enfant ! m'interrompt-il au bout de quelques minutes.

Je n'avais pas terminé, mais je m'arrêtai. La veuve Thatcher n'avait jamais été impressionnée par cet exploit. Elle m'avait réprimandée pour mon orgueil. Je m'attendais à ce que le révérend en fasse autant. Au lieu de quoi il me complimenta :

— Ton effort est digne d'éloges. Tout à fait remarquable.

— Je peux continuer, proposai-je, me mordant les lèvres pour dissimuler mon plaisir. Je le connais entièrement.

— Sais-tu écrire, aussi ?

J'hésitai, un peu moins sûre de moi. Lire était plus facile qu'écrire, et la veuve Thatcher m'avait obligée à lui faire la lecture, parfois pendant des heures, mais elle n'avait pas voulu que je passe du temps à griffonner mes lettres.

— Je sais écrire, mais pas aussi bien que lire. J'aurais besoin d'entraînement.

— C'est une chose que de lire la pensée des gens, c'en est une autre que d'exprimer la sienne. Et le papier coûte cher.

— Oui. Et je n'ai pas d'argent.

J'étais surprise qu'il ait même posé la question. J'étais une fille, après tout, et une servante, mais cet interrogatoire m'inspirait des espérances.

— Pensez-vous que les Thomas me permettront d'aller à l'école ?

Ce fut son tour d'hésiter.

— Mistress Thomas a grand besoin d'aide.

Je soupirai, prévoyant cette réponse. Je n'irais donc pas à l'école.

— Mais je t'apporterai des livres, si tu veux.

À cette proposition, je faillis dégringoler de mon perchoir.

— Quel genre de livres ?

En réalité, cela m'était bien égal. La Bible, le catéchisme et un ensemble de cartes et de registres ayant appartenu au révérend Thatcher étaient les seuls livres que la veuve Thatcher avait chez elle. Je les lui avais tous lus à haute voix, même les registres, qui ne contenaient pourtant que des sermons. Les pages que ma mère avait recopiées d'après les *Mémoires* de William Bradford étaient bien plus intéressantes, mais j'avais grande envie de nouveauté.

— Quel genre de livres aimes-tu ?

— Les histoires. Je voudrais lire des histoires. Des aventures.

— Très bien. Je t'apporterai aussi du papier et de l'encre, pour que tu puisses pratiquer ton écriture. Tu pourrais composer des lettres.

— À qui écrirai-je ?

Il ne répondit pas immédiatement, et je craignis d'avoir été impertinente. C'est ce dont m'accusait souvent la veuve Thatcher, même si je m'acquittais toujours exactement de mes corvées et ne parlais que lorsque l'on m'adressait la parole.

— J'aimerais avoir quelqu'un avec qui pratiquer, expliquai-je. Mistress Thomas l'autorisera peut-être ?

Mon cœur réclamait une amitié. Je venais de passer cinq ans auprès de vieilles femmes usées et lasses.

— Peut-être.

Le révérend en resta là sur ce sujet, et je n'osai pas espérer qu'il tiendrait sa promesse.

— Les Thomas vivent à une demi-lieue de la ville, reprit-il. C'est un bon exercice pour les jambes, rien de plus. Ils ont une ferme, une jolie maison. Tu t'y trouveras sans doute très bien.

Je parvins à m'arracher à mon malheur pour regarder autour de moi. Le dégel printanier ralentissait notre voyage et la boue retenait les sabots du cheval, mais le ciel matinal bleuissait, le soleil commençait à me chauffer le dos, et la brise agitait mes cheveux pâles. J'avais passé trop de temps cloîtrée, toujours à proximité de la veuve Thatcher afin d'obéir à chacun de ses ordres. J'étais attirée par le monde existant hors de ces pièces étouffantes qui sentaient le renfermé ; mes membres et mes poumons rêvaient de vitesse et de mouvement. Si j'avais cru que le révérend le tolérerait, je lui aurais demandé de me déposer à terre pour que je puisse courir à côté du cheval. J'adorais courir. Mais la route n'était qu'un borbier et, supposant que mes désirs ne seraient pas pris en compte, je préfèrai les ravalier.

Lorsque j'aperçus enfin la maison au milieu de la forêt et des champs, ce fut comme une lueur d'espoir.

Elle était bien entretenue, et les fenêtres composaient un visage amical, avec la porte d'entrée et la petite grille qui séparait la cour de la route. Cette porte s'ouvrit à notre approche, et une femme accourut à notre rencontre, relevant ses jupes d'une main, un petit garçon aux cheveux noirs sur ses talons. Un homme robuste, le chapeau sur la tête et les manches retroussées comme s'il venait de quitter son travail, salua le révérend quand nous nous arrê tâmes.

— N'aie pas peur, Deborah, dit doucement le révérend. Ici, tu ne seras pas maltraitée.

Des garçons surgirent de la grange et d'autres arrivèrent des champs, des garçons de toutes tailles, mais la plupart me semblaient plus âgés que moi. Le révérend Conant les connaissait tous et les salua tour à tour, mais je ne pus retenir leurs noms. Ils étaient si nombreux, et je n'avais guère l'expérience des autres enfants, surtout des garçons. Ils regardèrent leur père m'aider à descendre de la jument ; j'étais pétrifiée par l'angoisse, incapable de me laisser glisser au sol.

Aux plis de son front et à la moue de ses lèvres, je devinai que le diacre Jeremiah Thomas était soucieux. Son épouse, Susannah, qui lui arrivait à peine à l'épaule, était son contraire en toutes choses. Comme j'allais bientôt le découvrir, il était morose, mais non pas cruel ; dépourvu de joie, mais plein de justice, ce qui était à mes yeux une qualité bien plus précieuse. Susannah Thomas me sourit et prit mes mains dans les siennes.

— Sylvanus ne nous avait pas prévenus que tu étais si grande. À dix ans, tu es déjà une jeune femme.

Je hochai la tête, sans sourire. Je devais afficher un air assez farouche alors que j'avais simplement peur. Elle me présenta ses fils, du plus vieux au plus jeune. Nathaniel, Jacob et Benjamin avaient dix-huit, dix-sept

et seize ans. Tous trois étaient de taille moyenne, élancés, les cheveux bruns. En me voyant, ils froncèrent leur nez couvert de taches de rousseur. Je ne sais pas à quoi ils s'attendaient, mais de toute évidence à autre chose. Elijah était plus massif, plus blond, plus affable. Il avait quatorze ans, et Edward, treize ans, était son double, comme si Mrs Thomas avait donné naissance à ses fils par lots, qu'ils soient ou non nés en même temps.

Francis et Phineas, douze ans, étaient de vrais jumeaux. La chevelure sombre et l'ossature plus frêle de leurs aînés reparaissaient en eux. J'étais plus grande qu'eux, et Phineas fronça les sourcils en entendant sa mère s'extasier devant ma haute taille. David et Daniel étaient également jumeaux, ils avaient dix ans comme moi, et ils auraient eu bien besoin qu'on coupe leur tignasse frisée. J'étais nettement plus grande qu'eux aussi.

À six ans, Jeremiah était le benjamin, et le seul qui n'ait pas son double. Pour Mrs Thomas, j'espérais que les six années écoulées depuis la naissance de Jeremiah signifiaient qu'elle n'aurait plus d'autres enfants.

— Nous essaierons de te laisser respirer, Deborah, même si nous sommes ravis de t'accueillir ici. J'ai bien besoin d'une autre femme à la maison. Tu m'aideras à civiliser mes fils.

Cette remarque fit renifler quelqu'un, je ne savais pas trop qui. Mrs Thomas se retourna, prit le bras du révérend Conant et annonça que le souper était prêt.

— Lavez-vous et venez, les garçons. Deborah, prends tes affaires, je vais te montrer où tu dormiras.

Mrs Thomas consacra son attention au révérend, et tous deux entrèrent dans la maison en bavardant comme de vieux amis. Tandis que le diacre Thomas menait déjà le cheval à l'abreuvoir, je ramassai ma sacoche, remontai mes bas et me disposai à suivre. Les

filis Thomas discutaient à voix basse et je m'immobilisai, leur tournant le dos, tendant l'oreille.

— Elle est moche comme un piquet.

— Et aussi plate.

— Ses cheveux sont couleur de paille, ricana l'un des garçons. Elle pourrait peut-être se tenir dans un champ pour faire peur aux oiseaux.

— Elle a de jolis yeux. Je crois n'en avoir jamais vu comme les siens.

— Ils foutent la trouille ! Toutes les nuits, il faudra qu'on la surveille à tour de rôle, pour qu'elle ne nous égorge pas tous dans nos lits.

Cela me fit éclater de rire. Ma gaieté surprit tout le monde, et je leur offris un sourire plein de malice. Être redoutée valait mieux que d'être rejetée.

— Ses dents sont bien, marmonna l'un d'eux.

Et je ris à nouveau.

— Elle est vraiment bizarre, déclara l'aîné, mais le prénommé Phineas s'étant mis à rire lui aussi, tous se joignirent à lui un par un.

Je ne fis rien pour « civiliser » les garçons.

On pourrait même dire que ce sont eux qui m'ont radicalisée.

Ils dormaient dans le vaste grenier situé au-dessus de la pièce principale, dans des couchettes aménagées au cœur de la charpente. Seuls David et Daniel, les plus jeunes des jumeaux, avaient un vrai lit, à peine assez grand pour deux. Ils y couchaient tête-bêche, chacun chatouillant avec ses pieds les narines de l'autre.

J'eus droit à une chambre pour moi seule. Ce n'était qu'un placard, séparé de la cuisine par une

mince cloison munie d'une porte, mais assez grand pour abriter une étroite paillasse, une commode et une table longue d'un pied et large de deux. Et cette chambre était à moi. J'avais mon propre lit, mon propre espace. Être une fille dans une maison pleine de garçons avait des avantages, même pour une simple servante.

Les premiers temps, les frères Thomas gardèrent leurs distances, me regardant comme si j'étais une voleuse ou une lépreuse. Jeremiah, le plus petit, fut le premier à me trouver sympathique. Peut-être parce que nous étions deux solitaires, il s'attacha vite à moi et je fis équipe avec lui. Nous partagions le même anniversaire. J'eus onze ans le jour où il en eut sept, et Jeremiah vit là un signe.

— Veux-tu être mon jumeau, Deborah ? me demanda-t-il en levant vers moi ses yeux tristes. Je n'en ai pas.

Sa requête m'amusa.

— Tu as neuf frères, Jeremiah.

— Mais je suis le petit dernier. Je n'ai personne pour jouer avec moi. Et tu n'as même pas de maman, de papa, de sœur ou de frère.

— J'en ai... quelque part.

— À quoi cela te sert-il ?

— Pas à grand-chose, Jerry.

Je me sentis curieusement soulagée d'avoir admis cette vérité.

— Donc on peut être jumeaux, toi et moi.

— Et que font les jumeaux ?

— Ton jumeau, c'est la personne que tu aimes le plus. Tu crois que je pourrais être celui que tu aimes le plus ?

— Ce sera facile.

— Tu crois ?

Son grand sourire me frappa droit au cœur.

— J'en suis certaine.